

Monde diplomatique décembre 1998

Les recettes de Fidel Castro

Il y a quarante ans, les derniers jours de décembre 1958, les guérilleros barbus de M. Fidel Castro enfonçaient l'armée du dictateur Fulgencio Batista, obligeant celui-ci à quitter Cuba. La révolution commençait. Pour des millions de femmes et d'hommes d'Amérique latine naissait alors un immense espoir de justice sociale. Les réussites du régime en matière d'éducation et de santé sont connues ; ses échecs dans le domaine des libertés, de l'agriculture et de l'économie aussi. Quelle est la responsabilité de M. Fidel Castro ? La volonté du Commandant de se mêler de tout, de tout diriger, de vouloir en savoir plus que les meilleurs experts dans les domaines les plus divers — et jusqu'en matière de cuisine —, expliquerait, à la fois, les plus grands succès et certains échecs.

Par MANUEL Vázquez Montalbán

Me trouvant place de la Révolution à La Havane, en janvier 1998, à la veille de l'arrivée du pape, je vis soudain, en face d'un portrait mural géant du Che Guevara et sous les yeux de la statue colossale de José Martí, « Père de la patrie », se déployer une immense image du Sacré-Coeur de Jésus. Les gens s'apprêtaient à accueillir Jean Paul II parce que Fidel Castro le leur avait demandé, et parce qu'ils pensaient pouvoir réclamer des choses pratiques : « Seigneur, faites que nos parents de Miami nous envoient des dollars ; que les steaks et les poissons se multiplient et remplacent cette "masse viandesque" qu'on nous donne avec notre carte de rationnement. »

Les Cubains sont obsédés par la nourriture. L'une des blagues les moins méchantes sur les grandes faims de la « période spéciale (1) » est celle-ci « Quelle est la différence entre une noix de coco et un réfrigérateur cubain ? » Réponse : « Aucune. Les deux ne contiennent que de l'eau. » L'une des plus cruelles évoque le zoo, et raconte qu'au fur et à mesure que la faim augmentait il fallut changer les panneaux : d'abord « Interdiction de donner de la nourriture aux animaux », puis « Interdiction de manger la nourriture des animaux », et enfin « Interdiction de manger les animaux »... Le correspondant d'un quotidien espagnol fut invité à quitter Cuba lorsqu'il révéla que tous les chats de La Havane avaient disparu...

La télévision fit appel à une animatrice de l'époque de Batista, Nitza Villapol, pour présenter, pendant cette « période spéciale », des recettes de cuisine sans viande, à base des rares produits disponibles sur la carte de rationnement : pommes de terre au four ; purée de pommes de terre à l'oignon ou à l'ail avec de la graisse de porc et du jus d'orange ; dessert de pommes de terre avec du sucre et des pelures d'orange.

Fidel Castro consacra ses insomnies à trouver des solutions alimentaires d'urgence, tout en continuant de veiller personnellement sur une agriculture d'art et d'essai : rizières dans la banlieue de La Havane ; cultures délicates de fruits spéciaux ; élevage de vaches frisonnes du Canada ; fabrication de fromages français remarquables à coût prohibitif ; distillerie de whisky Old Havana, dévoilant les goûts secrets de Fidel, et vendu seulement dans les boutiques pour étrangers ; foie gras expérimental d'oies élevées sous la surveillance directe du Commandant et dont il approvisionnait naguère les leaders sandinistes à l'occasion des anniversaires de la victoire de Daniel Ortega.

Fidel adore parler cuisine. Le dominicain Frei Betto, dans son livre d'entretiens *Fidel y la Religion*, rappelle avec quelle précision le Commandant lui décrit comment on prépare les crevettes et les langoustes. « Il vaut mieux ne pas les faire cuire ; l'eau bouillante en réduit le goût, la saveur, et durcit légèrement la chair. Je préfère les faire griller au four ou en brochettes. Cinq minutes suffisent pour des brochettes de crevettes ; la langouste au four onze minutes, et six minutes en brochette sur la braise. Seuls condiments : beurre, ail et citron. La bonne nourriture est toujours simple. Les cuisiniers internationaux gaspillent trop. »

L'interventionnisme culinaire de Fidel est connu. Une fois, il offrit à un couple d'Américains des côtelettes et un gigot d'agneau, et s'installa dans leur cuisine comme chef superviseur, conseillant de paner la viande et de la faire frire. La dame préférait plutôt la faire griller au barbecue. Fidel, piqué au vif, lâcha tout, fit demi-tour. Et s'en alla.

Quand Fidel Castro était jeune étudiant, son professeur Moreno Friginals l'invitait chez lui. Fidel allait directement à la cuisine, examinait ce qui se préparait pour dîner et disait à Mme Friginals : « Laisse-moi frire les bananes, je vais te montrer comment il faut faire. » Stupéfaite, elle lui demanda s'il pensait tout savoir. « Presque tout », répondit-il.

Lorsqu'il chasse des canards sauvages, il aime en surveiller la cuisson. Sa passion pour le foie gras et les fromages français l'a conduit à encourager les recherches sur le gavage des canards de Cuba et sur la production d'un lait de haute qualité indispensable à la fabrication de fromages exquis. Il fait d'abord goûter le résultat de ses expériences culinaires aux membres de la nomenclature du régime : en premier, les pinchos, l'élite militaire ; ensuite, les mayimbes, l'élite civile. Castro aime tout savoir, même les termes péjoratifs inventés par les Cubains pour désigner les privilégiés (relatifs) dont toute révolution a besoin.

Fidel lie la cuisine aux femmes. Il l'associe à sa mère dont il garde un meilleur souvenir que de son père, bien qu'elle ait protesté vivement lors de la confiscation des domaines agricoles. La vieille Maria Mediadora déclara que nul ne lui arracherait ses terres, pas même son fils Fidel, et elle prit un fusil. Il fallut envoyer Ramon, le frère aîné, pour la convaincre de rendre son arme.

Cette relation femmes-cuisine vient aussi de son ardeur à cuisiner pour toutes les femmes ayant fait de lui un atlante de l'histoire. La première à avoir constaté que son mari pensait savoir cuisiner fut Mirta Diaz Balart. Belle comme toutes celles que Fidel a aimées. Elle appartenait à une famille de la province d'Oriente, grands propriétaires de droite liés au dictateur Batista — un frère de Mirta, Rafael, condisciple de Fidel à l'université, obtint un très haut poste au sein du ministère de l'intérieur, et plus tard écrivit un libelle intitulé *Vive Fulgencio Batista !*.

Auprès de Mirta et de Fidelito, son premier fils, Fidel apprit la dureté du quotidien : ne pas avoir d'argent pour payer le loyer ou les médicaments de l'enfant ; devoir accepter l'aide des amis. Il apprit aussi à exercer des métiers douteux, comme agent chargé d'encaisser les impayés ou vendeur de poulets frits sur la terrasse de son appartement de La Havane. Ils avaient passé leur lune de miel à New York, et c'est là, en octobre 1948, que Fidel acheta *Le Capital* et ses premiers livres de Marx et Engels. Mirta devint aussi activiste que son mari. Lorsque celui-ci fut arrêté à Santiago, après l'attaque contre la caserne la Moncada, le 26 juillet 1953, et incarcéré à l'île des Pins, il lui adressa une liste de livres qu'il souhaitait lire.

Fidel écrivait aussi à Natalia Revuelta, qui avait vendu tous les bijoux de sa famille et ceux offerts par son mari pour aider à financer l'attaque contre Moncada. Elle essayait de cesser d'être une bourgeoise, voulait devenir une « femme nouvelle », militante communiste exemplaire, à l'épreuve de tout, comme l'héroïne de *L'Arbre de la vie*, le roman de Lisandro Otero (2). Elle faisait tout pour que Fidel reste le plus possible chez elle et dans sa vie, sous le regard critique, tendre et légèrement hystérique de leur fille commune, Alina. Les meilleures visites de Fidel chez Natalia, selon Alina, c'était quand il arrivait les bras chargés de victuailles inaccessibles avec la carte de rationnement. Parfois, il apportait aussi des produits comme des graines de potiron, multipliant les conseils pour les préparer : « Alina, les graines de potiron se préparent dans une marmite en fer, préalablement enduite d'huile, comme pour torréfier du café ; on les fait griller à petit feu jusqu'à ce que l'écorce se détache presque seule. »

En prison, Fidel compensa l'absence de nourriture gastronomique par les nourritures profondes de la littérature. Le 18 Brumaire de Karl Marx lui parut plein d'enseignements, et il s'y réfère toujours pour se prémunir contre les lassitudes révolutionnaires. Il lut Victor Hugo, ainsi que *La Foire aux vanités*, de William M. Thackeray ; *Un nid de gentilshommes*, d'Ivan Tourgueniev ; la biographie de Carlos Prestes, un dirigeant communiste brésilien et kominternien ; *De la guerre*, de Karl von Clausewitz ; *L'Esthétique transcendantale*, d'Emmanuel Kant ; *L'Etat et la Révolution*, de Lénine ; les écrits de Franklin D. Roosevelt, ceux d'Albert Einstein, et surtout le Jules César de Shakespeare. Fidel en arriva à la conclusion que César était révolutionnaire et Brutus réactionnaire.

Il écrivit à Naty Revuelta : « La pensée humaine est absolument conditionnée par les circonstances d'une époque. S'il s'agit d'un génie politique, son épanouissement en dépend totalement. S'il avait vécu à l'époque de Catherine la Grande, Lénine aurait été, au mieux, un défenseur acharné de la bourgeoisie russe ; José Martí, s'il avait connu l'occupation de La Havane par les Anglais, aurait défendu, aux côtés de son père, le drapeau de l'Espagne ; Napoléon, Mirabeau, Danton, Robespierre, à l'époque de Charlemagne, qu'auraient-ils été sinon d'humbles serfs de la glèbe ou des habitants inconnus d'un quelconque château médiéval ? La traversée du Rubicon par Jules César ne se serait jamais produite dans les premières années de la République, avant l'intensification du rude combat de classes qui secoua Rome, et avant l'essor du grand parti plébéien qui rendit nécessaire et possible son accession au pouvoir... »

A l'extérieur de la prison, des femmes l'aidaient. En particulier sa demi-soeur Lidia, Melba Hernandez et Haydée Santamaria. Toutes trois repassèrent au fer les lettres

fripées que Fidel envoyait de prison et qui contenaient, dissimulé par une écriture invisible à base de jus de citron, le texte de La Historia me absolverà (L'histoire m'absoudra). Elles le déchiffrèrent, le dactylographièrent, en firent des dizaines de copies qu'elles distribuèrent aux militants. Il y eut aussi deux autres femmes : Vilma Espin et Célia Sanchez. Le première, assistante et chauffeuse de Franck Pais, dirigeant castriste à Santiago de Cuba, organisait les mobilisations des étudiants en faveur de l'amnistie et devait, plus tard, épouser Raul Castro ; la seconde était chargée d'envoyer des colis avec des conserves et de la nourriture aux prisonniers de l'île des Pins.

Célia Sanchez, aujourd'hui décédée, deviendra une femme décisive dans la vie de Fidel, sa collaboratrice pendant vingt-trois ans. Il travailla auprès d'elle au Palais de la révolution et dans le petit appartement qu'elle avait rue Onze, le foyer préféré du Commandant, qui y restait très souvent dormir. Parfois, pour ne pas être interrompus dans leur travail, Fidel faisait la cuisine. Mais le plus souvent, c'était Célia qui préparait à manger. Lorsqu'il était en déplacement, elle lui envoyait des plats préparés par ses soins, plats simples mais savoureux et nourrissants. Elle connaissait ses goûts. Fidel déteste gâcher la nourriture. Son plat préféré est la soupe de tortue nature.

Quelle que soit l'intensité politique du moment, Fidel ne néglige jamais la nourriture. La veille de l'attaque contre la caserne Moncada, il demanda à Melba et à Haydée de préparer du poulet au riz pour les cent vingt attaquants, et de faire repasser leurs uniformes « On ne fait pas un coup de force l'estomac vide et en guenilles », affirma-t-il. En mai 1958, avant la grande offensive contre l'armée de Batista, il adressa à Célia une lettre pathétique : « Je n'ai pas de tabac, pas de vin, rien. Une bonne bouteille de vin espagnol, rosé et doux, est restée dans le réfrigérateur de la maison de Bismarck. Qu'est-elle devenue ? »

L'automne du patriarce

FIDEL CASTRO est un grand solitaire qui déteste la solitude totale ; il a besoin de quelqu'un qui l'écoute, lui réponde, lui écrive. Il s'érige en gardien de la grandeur des femmes et, s'il a fait la révolution, c'est parce qu'il ne voulait pas que Cuba devienne le bordel des Américains, ni que les « marines » urinent sur le monument à José Marti, comme il les avait vus faire.

Il répugne à parler de l'actuelle fièvre de la prostitution à Cuba. Une plaie, selon lui, amenée par le tourisme ; et qui ne serait pas causée par la faim mais par l'attrait fétichiste du désir de consommer à l'occidentale, par l'asphyxie économique de l'île, cause véritable de l'insuffisante production de biens de consommation. Il regrette que l'« homme nouveau » et la « femme nouvelle » tardent à voir le jour.

Fidel est persuadé que, lorsque le blocus sera levé par Washington et que les difficultés actuelles seront surmontées, Cuba reviendra à la situation de 1965 quand les bordels n'existaient plus parce qu'il n'y avait plus de prostituées. La révolution offrit aux professionnelles d'apprendre un autre métier, créa des cours de formation, et prit en charge, pour la durée des études, les frais d'alimentation et de logement, pour elles et leurs familles. C'est pourquoi le Commandant se montre très sévère à l'égard de ceux qui lui reprochent la situation actuelle. Il y a quelques années, il a

exigé l'expulsion d'un correspondant français qui avait commencé sa dépêche ainsi : « Grande ou petite, grosse ou maigre, blanche ou noire, jeune ou vieille, toute femme cubaine vaut 7 000 dollars. » Certes, le journaliste expliquait après qu'il s'agissait du tarif administratif officiel pour constituer le dossier permettant à une Cubaine d'épouser un étranger, mais le texte restait ambigu et faisait du régime cubain une sorte de souteneur...

L'histoire contemporaine ne leur ayant pas fourni l'occasion de faire leur propre révolution, beaucoup d'Européens considèrent la révolution cubaine comme leur révolution adoptive. Elle leur promettait, il y a quarante ans, un nouveau printemps des peuples. Et c'est avec nostalgie que ces admirateurs d'antan contemplent aujourd'hui l'automne du patriarcat...

(1) Après l'effondrement du camp soviétique, entre 1989 et 1991, M. Fidel Castro annonça le début d'une « période spéciale en temps de paix », avec rationnements plus sévères, pour gérer au mieux les multiples pénuries, en particulier alimentaires.

(2) Lire Lisandro Otero, « Ce qui doit absolument changer à Cuba », *Le Monde diplomatique*, avril 1992.

* Ecrivain espagnol, auteur, notamment, de *Les Recettes de Pepe Carvalho* : essai gastronomique, Christian Bourgois, Paris, 1996, et de *Pasionaria et les sept nains*, Seuil, Paris, 1998. Vient d'achever un livre sur le castrisme et le post-castrisme : *Y Dios entrô en La Habana (Et Dieu entra dans La Havane)*, encore inédit.